

Écrire le deuil

Pier-Luc Lasalle

Number 152 (3), 2014

Représenter la mort

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lasalle, P.-L. (2014). Écrire le deuil. *Jeu*, (152), 50–53.

ÉCRIRE LE DEUIL

L'auteur Pier-Luc Lasalle retrace le lent et singulier processus d'écriture de *La Fête à Jean*, un spectacle présenté à la salle Fred-Barry, dans une mise en scène d'André-Marie Coudou, en janvier 2013.

Pier-Luc Lasalle

Tout commence par un appel de Marie-Pierre Poirier du Théâtre L'instant. Elle veut me rencontrer pour me parler d'un projet. Avec le metteur en scène André-Marie Coudou, elle souhaite créer un spectacle sur le deuil. Elle cherche un auteur que le sujet pourrait intéresser. Je ne connais pas encore Marie-Pierre, mais, à ce moment-là, je sais qu'elle sait que mon frère s'est enlevé la vie.

On se donne rendez-vous au Café Lézard. Je ne suis pas encore certain de vouloir écrire sur le deuil. Le thème me fait peur. Comment l'aborder ? Habituellement, j'écris de la comédie. Mais je suis curieux. Et intrigué.

C'est comme une *blind date*. J'arrive sans doute un peu en retard. Pour ne pas être le premier. Pour ne pas avoir à attendre. Rapidement, j'apprends que Marie-Pierre a perdu sa mère. Qu'elle a trouvé l'épreuve particulièrement difficile. Qu'elle a participé à un groupe de soutien, les lundis-causeries Alfred-Dallaire|Memoria, qui l'ont beaucoup aidée. C'est aussi lors de ces causeries qu'elle a eu l'idée de créer une pièce sur le deuil. Les histoires de chacun l'ont bouleversée, l'ont fait rire, faisaient écho à

sa propre histoire... Elle voyait qu'il y avait là une matière riche et peu exploitée sur nos scènes. Ni même ailleurs en société.

On ne parle pas du deuil. Ce n'est ni *glamour*, ni *in*, ni *gore*, ni vendeur... Ce ne peut pas être spectaculaire comme la mort. Ni aussi clairement violent. Le deuil est une violence sourde. Une chose qui se déploie lentement en nous. Qui va et qui vient parfois, sans aucune raison, sans avertissement. Qui nous prend au milieu d'une épicerie quand on voit des biscuits aux arachides (les préférés de notre frère). Qui nous frappe de plein fouet. Qui nous fait oublier d'acheter la moitié des articles que nous étions venus chercher. Cette anecdote me revient en tête lors de ma première rencontre avec Marie-Pierre. Je sais alors que je vais accepter la commande. J'ai le vertige. Quelle forme pourrait bien prendre cette pièce sur le deuil que je suis sur le point d'accepter officiellement d'écrire ?

Marie-Pierre pense faire des ateliers d'écriture avec les participants des lundis-causeries. Les textes issus de ces ateliers serviraient de matière première pour l'écriture de la pièce. L'idée me plaît beaucoup. Mais j'ai un doute : les gens accepteront-ils de participer à ces ateliers ? Accepteront-ils que leur





La Fête à Jean de Pier-Luc Lasalle, mise en scène par André-Marie Coudou à la salle Fred-Barry (Théâtre L'instant, 2003). Sur la photo : Denis Gravereaux et Michel Daviau. © Jean-Marie Lantlo

**À partir de ce moment,
je sais que je serai un vampire ;
je volerai quelques segments
à plusieurs participants.**

histoire inspire une pièce de théâtre ? Un deuil est si intime, si personnel... Je sais que moi, j'ai une certaine pudeur à parler de ma peine. À la vivre publiquement. Je la cache plutôt dans la fiction que j'écris. Je la camoufle au cœur des drames qui agitent mes personnages. Et je souhaite que personne ne distingue ce qui m'appartient vraiment de ce qui est pure fiction. Bref, je ne tiens pas à ce que tout le monde sache que mon frère s'est enlevé la vie et que l'épreuve a été particulièrement difficile.

Je participe tout de même à un lundi-causerie avec Marie-Pierre. J'écoute les autres parler. Les habitués, les nouveaux, ceux qui reviennent après une courte ou une longue absence, ceux qui ont perdu une mère, un conjoint, un enfant... Ils sont là pour différentes raisons qu'ils partagent avec nous. Je les trouve généreux. Je me rends compte que je suis devant quelque chose d'authentique. Ici, il n'y a pas d'artifice. Que la vérité. C'est si rare de nos jours... À la fin de la causerie, Marie-Pierre parle de la pièce de théâtre que l'on souhaite créer. Elle demande aux gens présents s'ils seraient prêts à participer à des ateliers d'écriture. Les réponses positives fusent.

Quelques semaines plus tard, les ateliers débutent. Afin de stimuler l'écriture de chacun et dans le but d'éviter le syndrome de la page blanche, j'impose une première phrase inachevée aux participants. « Depuis que tu es parti(e), je... » en est un exemple. Nous donnons peu de temps aux gens pour écrire. Pas plus de 15 minutes. J'avais déjà remarqué, lors d'ateliers d'écriture donnés précédemment, que plus les gens ont de temps pour écrire, plus les textes sont courts et plus on entend : « Je n'ai pas eu le temps de terminer. » Moins ils ont de temps, plus les textes sont originaux et achevés.

Une fois les 15 minutes écoulées, chacun est libre de lire ou non le texte qu'il vient d'écrire. Sauf de très rares exceptions, tout le monde tient à partager son texte. Je me rends alors compte que ces ateliers sont parmi les seuls endroits où chacun peut réellement parler de son deuil, de ses émotions, sans filtre, sans crainte d'être interrompu, de créer un quelconque malaise ou d'être jugé... Il y a là des gens qui écoutent, vraiment. Qui n'ont pas peur de ce que vous pouvez dire. Le bien que la parole peut faire est indescriptible. À la sortie de ses ateliers, plutôt que de se sentir lourd et chargé, j'ai l'impression que tout le monde se sent plus léger. Plus en paix. Plus vivant.

Je me retrouve avec des dizaines de textes. Je lis, relis, surligne, annote. Des phrases me frappent, me marquent. Je fais des liens. La douleur de chacun est unique, mais universelle. À partir de ce moment, je sais que je serai un vampire ; je volerai quelques segments à plusieurs participants. Des personnages commencent à naître, basés sur différents deuils possibles : celui d'un enfant, d'un frère, d'un ami, d'un parent...

J'ai énormément de matière, mais toujours pas d'histoire, de structure. Que des morceaux épars. Que des possibilités de personnages qui n'ont aucun lien entre eux, sauf celui d'avoir vécu un deuil. Comment une pièce peut-elle surgir de tout ça ?

Un jour, Marie-Pierre demande à ce qu'on se rencontre. Elle veut me raconter son week-end. Elle est allée dans une fête. La fête d'un homme très malade qui a choisi de partir pour la Suisse, pays où le suicide assisté est permis. Avant son départ, il a souhaité revoir une dernière fois famille et amis. Il s'agissait en quelque sorte de funérailles vivantes. Elle me raconte tout ça en sachant que nous avons enfin trouvé le corps de la pièce. *La Fête à Jean* commence à s'écrire.

Jean demande à revoir ses proches, pour une dernière fois, avant son départ pour la Suisse. Lors de cette fête un peu spéciale, les deuils passés des invités refont surface à différents moments. Comme lorsque j'ai vu les biscuits aux arachides à l'épicerie, un détail, un mot, un objet rappelle à chacun le souvenir d'un être cher disparu. Le spectateur a alors accès à la pensée du personnage. Ces « bulles » ont été inspirées par les différents textes écrits lors des ateliers d'écriture. Ils sont, selon moi, encore à ce jour, les moments les plus forts de la pièce. Ceux qui ont demandé le moins de réécriture.

Une fois la première version de la pièce terminée, le travail d'écriture s'est poursuivi en collaboration avec l'équipe du Théâtre L'instant. Quelques lectures ont été organisées avec différents acteurs afin d'achever la pièce. Leurs commentaires et leurs précieux conseils m'ont permis d'aller au bout du projet.

Cette pièce, plus que tout autre que j'ai jamais écrite, est une pièce d'échange. Elle m'est très personnelle, et en même temps, je sens qu'elle n'appartient pas qu'à moi. En fait, je souhaite que d'autres se l'approprient. Qu'ils osent dire que *La Fête à Jean* est leur pièce. Je pense à Marie-Pierre, à André-Marie, à tous les participants aux ateliers qui ont été d'une générosité exceptionnelle et à tous les acteurs qui ont été tout aussi généreux. J'ai une pensée particulière pour Denis Gravereaux, que je revois encore interroger le texte lors d'une des premières lectures. Non seulement ses commentaires étaient utiles et pertinents, mais il a réussi à créer le personnage de magistrale façon. Sans lui, je ne crois pas que Jean aurait été aussi attachant, vrai et touchant. ●



Pier-Luc Lasalle est diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Avec sa pièce *Judith aussi*, il a été lauréat de l'édition 2010 des Journées de Lyon des auteurs de théâtre et finaliste pour le Prix littéraire du Gouverneur général.

La Fête à Jean de Pier-Luc Lasalle, mise en scène par André-Marie Coudou à la salle Fred-Barry (Théâtre L'instant, 2003). Sur la photo : Michel Daviau, Denis Gravereaux, Étienne Courville et Diane Ouimet. © Jean-Marie Lanlo